

Dimanche 23 Septembre 2018 – 25^e dimanche ordinaire – Année B

1^{ère} lecture : « Condamnons-le à une mort infâme » (Sg 2, 12.17-20)

Psaume : Le Seigneur est mon appui entre tous. (Ps 53, 6b) (Ps 53 (54), 3-4, 5, 6.8)



2^{ème} lecture : « C'est dans la paix qu'est semée la justice, qui donne son fruit aux artisans de paix » (Jc 3, 16 – 4, 3)

Évangile de Jésus-Christ selon Saint Marc Mc 9, 30-37

« Le Fils de l'homme est livré... Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le serviteur de tous »
Mc 9, 30-37)

Homélie du Père Bruno Saintôt, jésuite, à l'église St-Ignace (Paris 6e)

Comme autrefois en Galilée, le Christ a parfois des choses délicates et difficiles à enseigner à ses disciples d'aujourd'hui, c'est-à-dire nous-mêmes. Il procède alors comme un bon pédagogue : il répète, attend, reprend avec patience et approfondit son enseignement. Dimanche dernier, l'évangile disait qu'il *commençait* à les enseigner : « *Il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, [...], qu'il soit tué, et que, trois jours après, il ressuscite.* » (Mc 8, 31). Dans l'évangile de ce jour, il répète et poursuit son enseignement à destination des disciples, d'abord sur un chemin de Galilée puis dans le cadre intime d'une maison, un cadre propice aux échanges. Voulons-nous marcher avec Lui et nous laisser interroger par Lui ? Suivons alors sa pédagogie en trois étapes.

La pédagogie de Jésus commence par une déclaration qui suscite une sidération, celle d'une mauvaise nouvelle qui paralyse et laisse sans voix. Certains médecins parmi vous ont sans doute l'expérience analogue d'annonces d'une maladie grave qui sidèrent les personnes. Jésus partage en effet une nouvelle sidérante : « *Le Fils de l'homme est livré aux mains des hommes ; ils le tueront et, trois jours après sa mort, il ressuscitera* » Comment entendre l'annonce de la violence de cette mort de la part de quelqu'un que l'on aime et qui porte tous les espoirs de vie, de bonheur, de puissance et de victoire ? Les disciples se taisent ; ils ont même peur de poser des questions. Poser une question, ce serait accepter que ces mots de Jésus aient un sens et que cette fin tragique soit envisageable. Pour eux, il vaut donc mieux se taire, enfouir ces mots insupportables, détourner la conversation et passer à autre chose.

Jésus fait alors preuve de délicatesse : il n'insiste pas ; il respecte leur rythme ; il les laisse parler d'autres choses entre eux. Il se met à l'écart tout en poursuivant à distance la marche avec eux. Laisser parler, ne pas abandonner.

La pédagogie de Jésus laisse le temps de la diversion qui évite de s'affronter directement à la terrible annonce. Elle laisse les disciples se rapporter les uns aux autres sans Lui, entrer tous seuls dans leur logique de comparaison : « *qui est le plus grand ?* » Elle

fait ainsi apparaître ce qui habite leur cœur et qu'ils ne soupçonnaient même pas, une soif de pouvoir dont ils n'avaient pas conscience. S'il fallait traduire aujourd'hui ce que fait Jésus, il serait possible de dire qu'il les laisse manifester leur « cléricalisme », selon le mot même du Pape François, c'est-à-dire leur « manière déviante de concevoir l'autorité », ou plutôt le pouvoir, dans la communauté des disciples.

Les disciples n'ont pas encore la liberté spirituelle de pouvoir parler en présence de Jésus de ce qui les préoccupe. Ils ont honte d'eux-mêmes, de ce qu'ils éprouvent et de ce qu'ils pensent ; ils ont peur de Lui comme Adam avait peur de Dieu dans le jardin de la Genèse.

Tout se passe comme si la mort impensable et inenvisageable réveillait et manifestait leur « volonté de puissance », comme si la crainte de la mort, celle de Jésus et la leur, les maintenait dans l'esclavage d'une conquête mortifère de pouvoir. « Peur de la mort » et « soif de pouvoir » aliénant les libertés semblent ainsi liés. L'épître aux Hébreux procède à ce raccourci fulgurant entre la peur de la mort et l'absence de liberté en parlant de « *ceux qui, par crainte de la mort, passaient toute leur vie dans une situation d'esclaves* ». (Hé 2, 15). Quelle révélation : c'est la peur de la mort qui nous prive de la liberté des enfants de Dieu.

La pédagogie de Jésus trouve enfin l'occasion d'une révélation et d'une mission.

Adam se cachait et Dieu lui demandait : « où es-tu ? » Les disciples sont tentés d'enfouir leurs peurs et leurs désirs de pouvoir, et ils ne sont pas libres d'en parler avec Jésus. Alors, dans l'intimité d'une maison, Jésus les questionne avec finesse : « *De quoi discutiez-vous en chemin ?* » Leur silence les enferme comme les silences de l'Église et dans l'Église ont entretenu des pouvoirs et des comportements dévoyés. De quoi n'osons-nous pas discuter en partageant le même chemin de foi dans l'Église ? De quoi avons-nous honte de discuter en présence du Christ ? Du pouvoir, de l'argent, de la sexualité, de la justice, etc. ?

Jésus disait à ses disciples : « *Le Fils de l'Homme est livré aux mains des hommes* » Et il le redit encore. Le Christ est toujours livré entre nos mains. Mais il ne suffit pas de le dire, il faut le donner à voir, le révéler. Devant ses disciples, Jésus place le plus faible de tous, un enfant, et il se rend solidaire de lui, comme il est pour toujours solidaire de nous à commencer par le plus petit : « *Quiconque accueille en mon nom un enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il accueille, Et celui qui m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé.* ». Jésus parle ouvertement en enseignant la même indissociable solidarité que la révélation indirecte de la parabole dite du « jugement dernier » dans l'évangile selon Matthieu : « *Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » (Mt 25, 40)

Cette parole est d'abord une mission : accueillir toute personne, en commençant par la plus faible, dans la conscience de la sainteté de cette hospitalité où le Christ est également accueilli comme l'envoyé du Père saint et miséricordieux.

La pédagogie de Jésus nous invite à mettre en lumière, sous son regard et en discutant avec confiance entre nous, nos peurs, nos désirs de pouvoir et tous les effets négatifs de ces désirs mauvais dont parle l'épître de Jacques.

En éclairant ainsi nos vies et la vie de l'Église par la Parole de Dieu et par l'échange de nos paroles, nous pourrions mieux accueillir l'eucharistie du Seigneur, et chanter à l'école du psalmiste :

« *De grand cœur, je t'offrirai le sacrifice,
je rendrai grâce à ton nom, car il est bon !* »

Amen.